

Les monastères à l'épreuve de la fragilité

C'est devenu un aphorisme : on ne reste pas dans la vie monastique pour les raisons pour lesquelles on y est entré. Le discernement qui devrait être mis en œuvre pour vérifier le sens et la validité de la démarche d'un impétrant, si nécessaire et difficile soit-il, ne constitue pas une garantie pour la suite du parcours. Non seulement chacun sera soumis aux aléas de son cheminement personnel, qui nécessiteront encore un discernement sans cesse poursuivi, mais la communauté elle-même évolue et le monde change plus que jamais. Ce n'est donc plus seulement chaque moine qui est appelé à clarifier les raisons pour lesquelles il persévère, mais chaque communauté qui doit pouvoir redéfinir la vision qu'elle a d'elle-même, infléchir ses orientations, les adapter à sa propre évolution et à celle du milieu où elle est située. Il ne s'agit pas simplement de procéder avec une sage prévoyance aux réaménagements qui s'imposent. Il s'agit plus profondément de discerner le *kairos* où nous sommes, de chercher comment l'Évangile peut mettre en question et relancer une communauté monastique dans sa situation présente, avec ses énergies nouvelles et sa précarité, et singulièrement dans des sociétés sécularisées et largement affectées par l'effacement du religieux.

C'est une ardente question pour les communautés vieillissantes et dont le renouvellement est devenu incertain précisément parce que le tissu ecclésial s'est rétréci et distendu. Ces communautés n'ont-elles plus d'autre choix que d'aménager tristement leur disparition programmée ou de chercher fébrilement des bricolages de survie ? Il faut bien convenir que c'est un sujet qui revient constamment dans les rencontres entre monastères : Combien êtes-vous ? Combien de jeunes avez-vous ? Nous demandons-nous aussi volontiers comment nous vivons dans notre fragilité et dans notre environnement incertain ? Comment cherchons-nous dans l'Évangile ce à quoi l'Esprit nous invite dans notre dénuement et dans les attentes du monde ?

Il est vrai que l'A.I.M. nous annonce trente-cinq fondations monastiques en Europe ces dix dernières années, ce chiffre comprenant des « maisons de formation » et des « maisons de mission ». C'est un signe évident de dynamisme et de vitalité. Plus de la moitié de ces nouvelles implantations concernent l'Europe de l'Est et leur avenir dépendra de l'évolution de ces pays déjà profondément transformés par leur entrée rapide dans le système économique et social de l'Europe de l'Ouest. La chute du rideau de fer a pu permettre une résurgence du fait religieux, mais on peut aussi voir déjà poindre les symptômes des crises traversées par les Églises de l'Ouest. Toutes les communautés qui ont eu l'audace de fonder savent bien qu'il s'agit toujours d'un beau défi. La vraie question n'est pas de s'y lancer mais d'y être fidèle et de soutenir les entreprises ainsi engagées dans des contextes socioculturels différents et évolutifs. Celles qui ont fondé en Afrique, par exemple, ont dû apprendre que souvent cinquante ans ou même cent ans après les fondations, rien n'est encore joué. Même les fondations devenues indépendantes sont souvent fragiles, soumises aux soubresauts de pays eux-mêmes secoués par des évolutions chaotiques et parfois dramatiques.

L'évolution la plus notable des monastères d'Europe de l'Ouest est cependant la chute considérable des effectifs depuis trente ans. Il suffit pour le vérifier de consulter les annuaires monastiques sur cette période. En certains lieux, le nombre de moines a baissé de plus de moitié, les monastères de Belgique étant le plus durement concernés. La pyramide des âges est à l'envers : sa pointe est en bas et sa base au sommet. Les communautés ont vieilli et leur renouvellement est faible. Celles qui se réjouissent d'accueillir des novices connaissent aussi la déconvenue des départs, même après des débuts prometteurs. C'est une donnée difficile à apprécier parce que les annuaires affichent bien les entrées et les décès, mais non les départs, comme s'il s'agissait d'évènements perdus dans un trou noir. On fait d'ailleurs mémoire de la même manière des frères ou des sœurs défunts, rarement de ceux ou celles qui n'ont pas persévéré.

Cette évolution a toutes sortes de conséquences dont la plus évidente est la surdimension des bâtiments conventuels. Des abbayes qui furent opulentes sont contraintes de recomposer leurs espaces de vie dans des édifices imposants, difficilement transformables et toujours très coûteux. Il faut réduire et réaménager en fonction du petit nombre et des âges. Certains cas sont impressionnants quand il reste moins de dix moines dans des constructions solennelles prévues pour une centaine et plus. Or il faut bien convenir qu'il n'est pas très tonifiant de se concentrer sur les moyens de bien diminuer, surtout lorsqu'il s'agit

de communautés dont le passé glorieux n'est pas si lointain et qui ont essaimé de multiples manières. Quelle spiritualité vont-elles développer pour soutenir leur condition présente d'appauvrissement et de renoncement à laquelle leur histoire les a bien mal préparées ?

Des monastères ont déjà fermé, repris par des communautés nouvelles peu enclines à construire mais habiles à se loger dans les maisons des autres. Comme pour les départs de frères ou de sœurs, il est remarquable que nous ne disposons pas de chiffres et de données sur les fermetures. D'autres communautés monastiques se sont regroupées, ce qui peut apparaître comme le plus raisonnable mais qui pose de redoutables questions de cohabitation quand les histoires, les styles de vie, les orientations sont très différents. Les cisterciens y sont plus aptes, étant des Ordres structurés et organisés. Les bénédictins, contrairement au titre qu'ils se donnent, ne forment pas un Ordre mais des fédérations extrêmement légères. Leurs monastères sont jaloux de leur autonomie qui fait aussi le lit de leur faiblesse. Dans les meilleurs des cas, les Congrégations mettent en place des collaborations sectorielles pour soutenir leurs économies, leurs instances de formation, leurs fondations, et renforcer les liens entre les communautés qui sont ainsi mieux aidées pour prévoir l'avenir proche.

Il arrive aussi que des monastères accueillent de jeunes frères ou sœurs venus d'autres parties du monde, soit en leur offrant un cadre approprié pour un temps de formation dans les séminaires ou les universités proches, soit même pour combler le manque de recrutement local. Ceux qui prennent cette orientation disposent d'un argument attrayant : celui du métissage qui caractérise de plus en plus nos sociétés, et il est clair que des communautés sachant intégrer en leur sein des hommes et des femmes de cultures très diverses offriront l'image d'une mondialisation qui devrait être familière à l'Église. Encore faut-il bien mesurer les exigences de ces projets prometteurs. Des communautés âgées sont-elles aptes à accueillir et à encadrer de jeunes religieux d'autres cultures ? À quelles conditions ces jeunes pourront-ils s'insérer dans des contextes ecclésiaux très différents des leurs ? Des monastères fortement marqués par la culture occidentale ambiante, par les redoutables questionnements théologiques actuels, par une forme de vie communautaire où chacun est laissé à ses initiatives et à son expérience spirituelle personnelle peuvent-ils accueillir de jeunes moines venant de jeunes Églises, habitués à d'autres formes de religiosité, de dévotion et d'engagement ? On peut penser que les monastères qui sont restés assez classiques et traditionnels dans leur forme de vie monastique,

ou ceux qui sont habités par une authentique ferveur spirituelle seront plus aptes à ces expériences, la question restant ouverte de leur perméabilité à d'autres cultures. Il convient en tout cas d'observer ce qui se passe dans les diocèses ou les Congrégations qui ont opté pour ce type d'accueil, et d'en examiner les fruits de part et d'autre : quel impact sur les communautés d'accueil, mais aussi quels bénéfices pour les nouveau venus ?

Des recherches de collaborations et même de communion avec des laïcs se font jour également ici ou là. Elles s'avèrent fructueuses quand il s'agit de soutenir des activités matérielles ou d'animation, mais aussi d'offrir un cadre pour des échanges spirituels ou des partages d'expériences, comme pour une réflexion commune sur les grands défis contemporains. Mais des laïcs ne peuvent assurer la présence de la vie monastique dans un lieu. Jusqu'à présent, les communautés nouvelles sont les seules, et c'est une percée extrêmement significative, à intégrer des hommes et des femmes, des célibataires et des familles, avec des formes d'engagement très diverses et souples. Peut-être convient-il de rester ouverts à des évolutions de ce type pour les monastères, mais nous en sommes encore bien loin.

Il faut bien reconnaître que toutes ces stratégies sont des entreprises de survie. Il s'agit toujours de maintenir coûte que coûte des institutions fragilisées, de faire vivre des sites remarquables et qu'il serait dommage d'abandonner. Or on peut tout de même se demander si les communautés en situation de précarité ou en mal d'avenir n'ont pas mieux à faire qu'à se crispier sur des recherches anxieuses de sauvegarde. L'inquiétude angoissée par rapport à l'avenir de certains de nos monastères s'inscrit bien dans l'inquiétude plus générale au sujet de l'effondrement de la pratique religieuse, des mises en question de la foi, de la fragilité des valeurs et des repères, et par suite de l'avenir de l'Église dans nos sociétés. Est-il possible et salutaire de balayer ces inquiétudes simplement en nous exhortant à ne pas avoir peur ? On ne peut pas dire à tout le monde, dans toutes les situations : n'ayez pas peur, le Christ est plus fort que tout, l'Évangile vivra toujours, l'Église a les promesses de la vie éternelle. Ce serait réduire la Pâque du Christ à une comédie jouée d'avance. Jésus a eu peur, il a ressenti la frayeur et l'angoisse, comme tout homme l'éprouve à l'approche de la mort. Il a connu l'humiliation et l'échec, l'abandon et la trahison des siens, le triomphe insolent des ennemis, le silence de Dieu. C'est dans cette mort du Christ que nous avons été baptisés et nous ne pouvons pas être simplement et naïvement des chrétiens chantant leur assurance en des jours meilleurs pour s'en convaincre eux-mêmes.

Ne pouvons-nous, plus fondamentalement, chercher ce à quoi nous sommes appelés dans le *kairos* qui est le nôtre ? Nos communautés ne sont pas les seules à vivre des temps difficiles. Dans nos pays occidentaux, avec des variantes sans doute significatives, toutes les Églises affrontent une situation qui les contraint à vivre autrement, à s'organiser à nouveaux frais, à faire de nouvelles propositions. Ce qu'on a appelé maintes fois la crise des vocations n'est pas un phénomène isolable de l'effondrement de la foi et de la pratique religieuse dans nos sociétés. Le pourcentage des vocations religieuses est probablement resté le même. C'est tout l'ensemble qui a changé. S'engager dans la vie religieuse n'a absolument plus le même sens pour un jeune aujourd'hui que pour les anciens qui venaient de bonnes familles chrétiennes et qui évoluaient dans un monde où la religion était encore prégnante, même si elle devait déjà se défendre sur d'autres fronts. Les Églises sont maintenant appelées à confesser leur foi et à témoigner de leur espérance dans un environnement post-religieux. S'affliger du vide de nos églises et de la panne de transmission aux jeunes générations est sans doute compréhensible, mais c'est vain. Nous avons une tâche nouvelle : comment vivre et annoncer l'Évangile dans ce monde-là ? De quoi et comment nos monastères peuvent-ils être des signes ? Que peuvent offrir nos fragiles communautés à notre société ? Et donc quelle forme peut prendre la vie monastique dans ce contexte, si l'on veut bien admettre que notre environnement culturel n'est plus le romantisme du XIX^e siècle finissant ?

Il est vrai que pour plusieurs d'entre nous la vie monastique doit garder sa forme immuable, soustraite aux aléas des tourbillons changeants du siècle. Ceux-là rencontreront la faveur de tous les restaurateurs d'une identité forte qui veulent conserver des usages vénérables et ne voient pas d'autre salut ni pour l'Église ni pour l'évangélisation. Je vénère moi aussi nos antiques coutumes et surtout le trésor de notre héritage spirituel. Je ne suis pas enclin aux réformes inconsidérées et encore moins au prurit des innovations constantes. Mais je crois que notre situation actuelle est celle où Dieu nous parle et où l'Esprit nous travaille, et il m'importe de rechercher pourquoi et comment.

Je voudrais plaider ici pour une attitude spirituelle de détachement et de consentement. Le vieillissement déjà m'y incline, comme le début de l'hiver appelle à consentir à la diminution de la lumière et à la longueur des nuits. Il faut bien apprendre aussi à consentir à l'affaiblissement du corps et à la perspective de la mort prochaine. Et autant que possible y consentir sereinement et en souriant à la

jeunesse qui monte. Le détachement nous permet de décriper nos angoisses pour l'avenir et d'adhérer tranquillement au présent. Nous pouvons bien prévoir ce qu'exigeront nos vieux jours, comme tout le monde, mais cette sagesse prudente ne devrait pas nous empêcher d'être disponibles à ce que nous pouvons donner, tels que nous sommes, pour l'heure qui est là. Il est vrai que la vieillesse nous a rendus circonspects. Nous avons vu bien des systèmes et des configurations se faire et se défaire dans le monde et dans l'Église. Nous sommes devenus prudents dans nos appréciations. En revanche, il est vrai que l'âge ne favorise pas l'inventivité et le dynamisme. Le poids des anciens dans une communauté risque toujours d'alourdir et de freiner, parfois sous couvert de sagesse. Les communautés vieillies sont néanmoins devenues plus aptes à tempérer les exaltations et à apaiser les désillusions. Moins disposées aux innovations, elles témoignent de la fidélité.

Peut-être étions-nous restés trop attachés au ministère galiléen de Jésus, quand les foules suivaient avec ferveur le jeune prédicateur itinérant, ou à l'image idyllique des communautés du début des Actes des Apôtres qui ne cessaient de s'accroître et de s'étendre. Nous savons bien pourtant que Jésus a vite connu l'adversité. Il est mort si vite et si jeune, ce qui nous prive de pouvoir partager avec lui l'épreuve de la vieillesse. Il est allé jusqu'au bout dans la fidélité à sa mission et à la volonté du Père. Ne sommes-nous pas nous aussi appelés à cette fidélité jusqu'au bout, comme ces vieux couples qui se sont établis dans une profonde connivence malgré les vicissitudes de leur compagnonnage ? Offrons donc aux jeunes le témoignage de notre humble fidélité. Ils nous en sauront gré.

Nous avons l'avantage de pouvoir « rendre compte avec douceur et respect de l'espérance qui est en nous » (1 P 3, 15-16). Si nous avons été tentés par des rêves de conquête, si d'autres peuvent encore l'être dans divers contextes religieux, nous sommes revenus de ces visées généreuses. Les masses autour de nous sont plus indifférentes qu'hostiles, mais elles sont attentives à l'authenticité et à la sincérité. Détachés, nous pouvons proposer notre témoignage dans la douceur et avec respect pour les autres démarches, quand elles ne conduisent pas à la perte des hommes.

Car nous devons rester vigilants. La médiatisation exacerbée produit une grégarisation de l'opinion. Elle impose tout et son contraire. Elle stérilise la réflexion et la recherche. Nous ne réagirons pas slogans contre slogans, principes assénés contre opinions dans l'air du temps. Nous pouvons au contraire offrir des lieux où l'on peut prendre de la distance, prendre aussi le temps de l'analyse et de la

confrontation loyale des expériences et des convictions. Des lieux de bienveillance et d'humanité où la pensée puisse respirer.

Nous avons la chance extraordinaire de vivre avec bonheur en de tels lieux. Nous n'avons pas les contraintes des paroisses et des diocèses confrontés aux lourdes tâches d'organisation et de réorganisation de leurs structures. Nous ne cherchons pas à les concurrencer ni à offrir des alternatives. Nous nous situons simplement dans l'Église avec la gratuité de notre vocation, qui prend un sens singulier dans le temps où nous sommes. Avec beaucoup de croyants, nous sommes devant deux grands défis : celui d'un monde sécularisé où l'agnosticisme est massif et où la religion n'assure plus l'organisation du lien social, et celui de l'étrange « retour du religieux » avec cet étonnant mélange d'aspirations mystiques erratiques et de courants traditionalistes et fondamentalistes. Ces évolutions sont préoccupantes et elles suscitent une lourde suspicion à l'égard des religions. Nous avons à faire œuvre de lucidité et d'humilité. Nous ne chercherons ni à aller encore plus loin que les autres dans la critique ni à nous durcir dans nos retranchements. Nous pouvons simplement entrer avec douceur dans une écoute et un dialogue où chacun peut confier le meilleur de lui-même. Il ne s'agit plus de reconquérir des territoires perdus, mais d'habiter avec les autres, sans nous renier, ce nouveau territoire qui nous est commun. C'est une belle tâche. Elle requiert simplement mais ardemment l'honnêteté de notre recherche spirituelle.

Nous serons alors plus proches de la dernière prédication de Jésus, celle de la vigilance, de la constance et de la persévérance. Nous n'avions pas assez perçu combien ces paroles pouvaient concerner nos monastères, trop pris dans les affaires du monde. « On mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait, on bâtissait, jusqu'au jour où... » (Lc 17, 28). Que faisons-nous d'autre dans nos monastères aux jours de tranquillité et d'opulence ? C'est une bien belle chance évangélique que d'être appauvris et démunis. Nous voici ramenés à l'essentiel, précisément dans un monde qui mesure davantage la fragilité de son fonctionnement, les injustices de sa globalisation, et qui cherche avec inquiétude le sens de sa marche. Nous n'en détenons pas le sens. Nous sommes peut-être seulement mieux en mesure de le construire avec les autres, en proposant sereinement les conditions d'une autre manière de vivre d'abord dans nos communautés, et en nous engageant dans des solidarités éclairées.

Nos communautés ont-elles un avenir ? C'est une question dont il nous faut nous détacher. Qui veut chercher à conserver sa vie la perdra, qui accepte de la perdre la sauvera. Peut-être verrons-nous une descendance inespérée dans notre vieillesse et qui nous fera rire

comme Abraham. Peut-être nous remettons-nous à Dieu en saluant la lumière qui monte, comme le vieux Syméon. Il ne nous est demandé rien d'autre que la fidélité toujours renouvelée à l'Évangile, et l'Esprit nous est donné pour comprendre à quoi il nous appelle aujourd'hui. Rappelons-nous nos frères de Tibhirine : ils ont disparu dans la fidélité jusqu'au bout mais leur témoignage demeure et n'a pas fini de porter ses fruits.

Monastère de Clerlande

Bernard POUPARD, osb

Allée de Clerlande 1

B – 1340 OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE